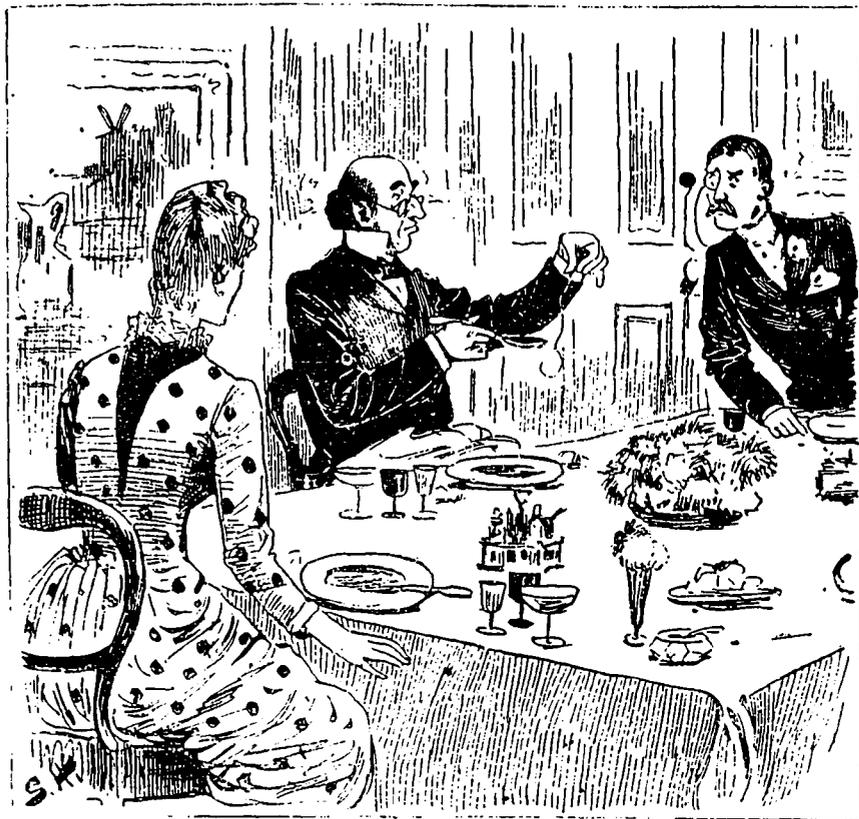
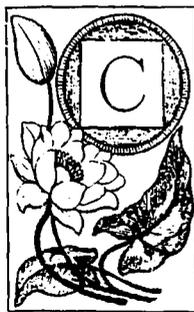


UN CLAIRVOYANT



Le neveu. — Comment se fait-il que vous ne mangez pas votre potage, mon oncle ? C'est que nous avons une cuisinière renommée.  
Le vieil oncle. — Oui, je sais. Je sais même qu'elle a les cheveux rouges.

LA JOLIE NIVERNAISE



ÉTAIT EN 1870.

Par une chaude après-midi de juillet, une jeune fille de dix-huit à vingt ans, portant avec grâce le joli costume des paysannes d'Arthel (Nièvre), et tenant à chaque main un pot de grès, se dirigeait, à travers les champs inondés de lumière, vers un groupe de trois moissonneurs. Ceux-ci, malgré les rayons brûlants du soleil, travaillaient avec une ardeur infatigable. Ils formaient en ce moment, de belles gerbes avec les épis dorés qu'ils avaient moissonnés depuis la veille. C'est un rude travail que celui de la moisson, et les cultivateurs se hâtent d'autant plus d'engranger leurs récoltes, qu'ils craignent de les voir mouiller par les pluies d'orages si fréquentes à cette époque de l'année.

En apercevant la jeune fille, le plus jeune des moissonneurs s'écria gaiement :

— Vive Dieu ! Voici Marguerite qui nous apporte à boire !

— Elle sera la bienvenue, ainsi que ses pots de bière, répondit, en s'es-suyant le front, le plus âgé des paysans.

— Oui, oui, Marguerite sera la bienvenue, dit le troisième moissonneur, qui était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans. Cette chaleur accablante m'a donné une soif pommée, et Marguerite ne saurait arriver plus à propos. Puis, jetant en l'air son large chapeau de paille, il s'écria d'une voix vibrante et sonore :

— Vive Marguerite ! Vive la jolie Nivernaise !

A cette exclamation flatteuse, la jeune fille,

qui arrivait en ce moment près des moissonneurs, baissa les yeux et devint rouge comme une cerise.

— Ne rougis pas, Marguerite, reprit le beau paysan ; il n'y a pas de mal, je suppose, à s'entendre appeler la jolie Nivernaise ; et puis, est-ce ma faute à moi si M. Achille Millien, dans ses belles poésies, t'a donné ce joli surnom ? D'ailleurs, malgré ta modestie, tu sais bien que tu le mérites et que tu es la plus belle fille du canton. Mais, qu'as-tu donc, Marguerite ?... Tu as l'air d'avoir pleuré et tu parais toute triste ! Voyons, que t'est-il arrivé ?

— Pierre, répondit gravement la jeune fille, je n'ai pas l'habitude de mentir, et je ne chercherai point à te cacher mon chagrin.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu ? Un malheur serait-il arrivé à la ferme ?

— Non, Pierre, pas à la ferme, mais à nous et à beaucoup d'autres !

— Que veux-tu dire ? De grâce, explique-toi.

— Eh bien, mon ami, nous allons avoir la guerre ! L'empereur vient de la déclarer à la Prusse !

— Qui t'a dit cela, Marguerite ?

— Ce matin, le facteur nous a montré un journal qui annonçait la déclaration de guerre à la Prusse et qui disait que les soldats en congé seraient immédiatement rappelés sous les drapeaux.

Voilà, mon ami, la cause de ma tristesse et de mon chagrin.

Les deux autres paysans, qui étaient le père et le frère de la jeune fille, avaient écouté attentivement cette conversation.

— Ainsi, Pierre, dit le plus âgé, si la guerre est vraiment déclarée, tu vas être obligé de partir ?

— Oui, mon oncle, et, bien qu'il m'en coûte de vous quitter, j'irai avec courage faire mon devoir de soldat.

Puis, prenant un des pots de bière que Marguerite avait apportés, il l'éleva à la hauteur de ses lèvres et dit d'une voix calme et fière :

— Je bois au succès des armes de la France !

Maintenant, ajouta-t-il en regardant Marguerite qui essayait les larmes qu'elle ne pouvait retenir, maintenant pas de faiblesses, ni de pleurs inutiles. Je suis soldat, mon devoir est d'accourir à l'appel de la patrie !... Puis, prenant les mains de la jeune fille, il lui dit avec un accent plein de tendresse : — Nous devons nous marier en septembre, ma chère Marguerite, et Dieu sait si je me réjouissais de cette union tant désirée ! La guerre qui éclate aujourd'hui est pour nous un événement fâcheux, sans doute, mais espérons qu'elle ne sera qu'un contretemps et qu'elle n'apportera pas un grand retard à notre bonheur.

Huit mois après la scène que nous venons de raconter, un beau sergent, décoré de la médaille militaire, traversait un soir le joli village d'Arthel. La nuit tombait et l'on voyait, à la marche rapide du sous-officier, qu'il était pressé d'arriver. Après avoir traversé le village, il se dirigea vers une ferme située au milieu des champs. Arrivé près de la maison, il s'arrêta, regarda près d'une fenêtre et écouta. A la lueur du foyer, il vit, sous le large manteau de la cheminée, deux femmes qui causaient en pleurant. La plus jeune disait :

— Tous les prisonniers de guerre sont rentrés depuis longtemps, et si Pierre ne s'était pas trouvé dans le navire qui a fait naufrage, il serait rentré aussi... C'est bien fini, ma mère ! je n'ai plus aucun espoir !...

— Espérons encore, mon enfant, répondit l'autre femme. Dieu aura pitié de nous, et quelque chose me dit que Pierre n'est pas mort et qu'il reviendra bientôt...

— Vous avez raison, ma tante ! dit le jeune sergent en ouvrant la porte de la maison. Mon absence a été longue et mon retour a éprouvé des retards, mais enfin, me voici. Venez, ma bonne tante ; viens, ma chère Marguerite, que je vous presse toutes deux sur mon cœur !...

Alors, les larmes redoublèrent, mais, cette fois, ce furent des larmes de joie et de bonheur !

Un mois après cet heureux retour, Pierre épousait sa belle cousine Marguerite et, tandis que les cloches de l'église lançaient dans les airs leur joyeux carillon, les paysans qui regardaient passer la noce s'écriaient en saluant les mariés :

— Vive le brave sergent Pierre ! vive la belle Nivernaise !

L.-M. POUSSEREAU.

CHANGEMENT DE FRONT



I  
Le vicomte Jacob, marguillier en charge. — Étonnant, de ce qu'il y a de jolies filles !



II  
— Ma foi en voilà une...



III  
...qui ferait tourner la tête...



IV  
...à bien du monde.



V  
La mère Jacob marchait en avant. — Jacob !!!